

Toutes deux allemandes, nées en 1970, nous vivons depuis quelques années dans la même communauté des sœurs de Saint André (www.saint-andre.be/fr) et nous partageons notre vie quotidienne. Mais avant 1989, nous avons grandi de part et d'autre du mur de Berlin.



En novembre 1989, j'étais en dernière année de formation de physiothérapeute à l'école de médecine de Brandenburg/Havel. Le soir du 9 novembre, il y a eu une fête organisée par l'école pour la Journée du personnel de la santé. Au cours de la soirée, M. P., l'un de nos professeurs de marxisme les plus loyaux et les plus fanatiques, est apparu. Car bien que nous apprenions une profession médicale, le marxisme/léninisme et le russe faisaient partie intégrante du programme.

M. P. a dit : Le mur est ouvert. Notre seule réaction à cette déclaration proprement marcienne, a été : Cette fois, il a bu un verre de trop... -

Impossible et loin de nous l'idée qu'il puisse énoncer un fait. En fin de soirée, nous sommes retournées calmement à l'internat et nous nous sommes endormies. Même si la RIAS (Radio Américaine) interviewait des gens sur le Kudamm (les Champs Elysées de Berlin) qui étaient déjà occupés à célébrer....

J'étais en train de faire un stage dans l'ambulance de l'aciérie de Brandenburg. Et tant de patients m'ont surprise avec l'histoire de leur excursion nocturne le lendemain matin : J'étais à Berlin-Ouest ! Peu à peu, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de très inhabituel et d'inespéré que rien ne permettait de prédire.

Sur le chemin de la gare, le tram est passé devant la police, où s'était formée une longue file d'attente. J'avais rendez-vous avec une amie pour faire du stop et rentrer chez moi à Potsdam. Normalement, cela demandait beaucoup de patience. Ce n'était pas le cas ce jour-là : chaque voiture s'est arrêtée et nous a demandé-si nous voulions aller à Berlin.

En arrivant à la maison, j'ai posé mon sac et je suis allée moi-même à la police pour obtenir le visa nécessaire. Il y avait là aussi une longue file d'attente, mais de bonne humeur et joyeusement excitée. Ensuite, sur le chemin du retour, un arrêt à la banque : il nous était permis d'échanger 15 Ostmark 1 pour 1. Je me suis emparée de mon vélo et j'ai tenté ma chance au pont de Glienicke, duquel nous ne pouvions normalement même pas nous approcher sans laissez-passer valide. Malheureusement, la frontière n'y était pas encore ouverte à ce moment-là.

Je n'avais donc pas d'autre choix que d'attendre mon frère, qui avait un Trabbi (la voiture la plus simple et plus commune en RDA). Avec lui et ma belle-sœur, nous nous sommes dirigés vers Dreilinden, le poste de frontière de l'autoroute de transit entre la RFA et Berlin-Ouest. Et au lieu de quitter à la dernière sortie de la RDA comme d'habitude, nous y sommes passés pour aller à la découverte de l'incroyable. Tout autour de nous, beaucoup d'autres Allemands de l'Est, qui voulaient essayer comme nous, si c'était vraiment vrai. Un état d'exception au point de passage,

impressionnant à l'époque, avec tous les gardes-frontières. Mais les voitures étaient pleines de visages rayonnants.

Et puis nous sommes allés vers Kudamm, tandis que RIAS nous a demandés d'éviter la zone parce que rien n'y allait plus tant il y avait du monde. Nous avons garé la voiture n'importe comment, ce soir-là cela n'avait aucune importance et nous avons fait un aller-retour sur l'avenue. Bonheur, joie, état d'exception - encore sans ombres et sans arrière-pensées. Simplement "Wahnsinn !" (folie) - probablement le mot le plus prononcé de la soirée.

De retour, nous avons traversé Wannsee et le pont de Glienicke. Les gens se tenaient debout de chaque côté de la route et frappaient sur le toit de la voiture. Quelqu'un nous tendait une barre de chocolat Milka par la fenêtre... Le lendemain en traversant à pied ce pont une nouvelle fois dans l'autre sens, une dame offrait une rose rouge à chaque Allemand de l'Est qui venait par là. Devant une banque du centre-ville, une maman distribuait du café chaud avec sa petite fille. Je suis entrée dans une librairie et je ne savais pas quel livre acheter à présent que tout était disponible...

Même aujourd'hui, je ne peux pas me souvenir de ce week-end sans chair de poule. L'histoire vécue au premier rang !

Anne Esselbach



Je me souviens qu'à l'automne 1989, au cours de mes premières pas à l'Université de mathématiques à Stuttgart, nous avons les yeux tournés pendant des semaines sur ce qui se passait à l'Est : la clôture de sécurité frontalière coupée entre la Hongrie et l'Autriche, les réfugiés est-allemands dans notre ambassade à Prague, les courageuses « manifestations de lundi » à Leipzig et les milliers de personnes ayant fui la RDA après l'ouverture de la frontière entre la République Tchèque et la RFA.

Même lorsque plusieurs milliers de personnes ont pu fuir la RDA via des pays tiers, aucun d'entre nous en RFA n'aurait pu imaginer que l'époque du mur de Berlin, le mur qui divisait notre peuple en deux parties, allait bientôt prendre fin.

Le soir du 9 novembre - comme presque tous les soirs quand j'étais à la maison avec mes parents, nous nous retrouvions devant la télé pour regarder le journal télévisé à 19h. On parlait beaucoup des nombreuses « Übersiedler » (migrants de la RDA) venant via la Tchécoslovaquie en RFA et de la visite du chancelier Helmut Kohl en Pologne. On parlait aussi des nouvelles de Bureau Politique de la RDA, mais rien qui nous semblait très intéressant. Puis, vers la fin du journal télévisé, une nouvelle qui venait d'arriver, qui n'avait pas été préparée par le speaker. A la fin d'une conférence de presse à Berlin-Est, Günther Schabowski aurait annoncé une nouvelle réglementation sur les voyages qui permettrait à tous de voyager sans conditions. Je n'en croyais pas mes oreilles. Cela me semblait si impossible... Mais aussitôt le journal a montré des images de cette conférence de presse, des images qui restent dans ma mémoire : Günther Schabowski lisant cette nouvelle, qui a semblé le surprendre lui-même. Avec mes parents, nous nous sommes regardés et nous ne savions pas si c'était vraiment la vérité et quelles étaient les conséquences à attendre.

La soirée est devenue une de plus longue de ma vie : au début, nous sommes restés devant la télé pendant des heures pour comprendre si les nouvelles étaient vraiment vraies et si quelque chose allait se passer à Berlin et aux frontières inter-allemandes. C'était bien avant l'arrivée des téléphones portables avec camera et des informations disponibles sur internet dans l'instant même, et ce n'est que tard dans la soirée que nous avons enfin pu entendre les premiers témoins qui ont vu des gens traverser la frontière à Berlin – et ensuite les premières images : la frontière de « Bornholmer Strasse » ouverte, des milliers des personnes dans les rues et le mur près du « Brandenburger Tor » sur lequel des gens étaient assis et les soldats n'intervenaient pas... Des images incroyables...

Nous avons pleuré de joie. Nous étions très loin de Berlin ou de la frontière allemande, mais dans notre cœur et notre esprit, nous étions proches de tous les Allemands. Ma mère est née en 1943 à Berlin. Nous étions souvent à Berlin-Ouest pour visiter une partie de la famille. Toute ma vie, j'ai vécu dans un pays traversé par un mur inhumain - et à ce moment-là, ce mur est devenu perméable et même un lieu de rencontre pour les Allemands de l'Ouest et de l'Est. A la maison, on sortait du champagne et on entendait aussi chez nous dans le sud de l'Allemagne des voitures qui klaxonnaient, des personnes qui fêtaient sur la rue ou dans leurs salons. Nous aurions aimé être à Berlin à ce moment-là ou pendant les jours suivants pour voir avec nos propres yeux...

J'ai dû attendre quelques mois avant de pouvoir aller à Berlin. Au printemps 1990, la tante de ma mère a célébré ses 90 ans. Avec ma mère, nous sommes allées lui rendre visite, comme nous l'avions fait plusieurs fois auparavant - et nous pouvions voir les restes du mur - un étrange sentiment entre joie et étonnement : il était maintenant possible de marcher plus librement à travers Berlin et de rencontrer des Berlinoises des deux côtés. Là où j'ai toujours connu le mur, au bout d'une rue près de chez ma tante et où le monde semblait se terminer, il n'y avait plus de mur, juste une barrière pour protéger les gens. L'autre partie de la ville était devenue "visible". J'avais l'impression qu'une sorte d'enfermement se terminait à Berlin-Ouest, un enfermement qui avait été franchissable au moyen de nos passeports – par contre nous ne pouvions qu'imaginer ce que ressentaient nos frères et sœurs en RDA – leur enfermement était d'un autre registre.

Oui, la frontière existait encore à l'époque, oui, il y avait encore de nombreux signes de longue séparation, en particulier l'horrible « bande de la mort » entre les murs, mais nous sentions que l'unification de notre pays approchait. Et sans violence – ça c'était le vrai miracle.

Kerstin Thalheimer

« Dieu nous fait le don de former un même Corps animé par la passion de l'unité : nous y reconnaissons un appel à une plus grande ouverture à l'universel, à nous laisser déplacer, à collaborer avec d'autres à la réconciliation, à une culture de paix, à plus de justice... pour que tous les êtres humains vivent dans la dignité. »

Congrégation générale 2017